

L'Allemagne paiera... et commandera

L'Allemagne est à l'honneur dans cette rentrée littéraire. Deux ouvrages pour comprendre, se souvenir, observer un voisin qui garde son mystère. Et qu'on n'a pas fini de craindre.

PETITE HISTOIRE DE LA GERMANOPHOBIE
Georges Valance,
Flammarion, 244 p., 18 €.

L'ALLEMAGNE PAIERA VOYAGE AU PAYS D'ANGELA
Odile Benyahia-Kouider,
Fayard, 255 p., 18 €.



CHRONIQUE
Eric Zemmour
ezemmour@lefigaro.fr

Pas de boogie-woogie avant la prière du soir, chantait naguère Eddy Mitchell. Pas de germanophobie, reprennent en chœur nos précheteurs d'aujourd'hui. En cette rentrée littéraire, après un printemps tendu entre les responsables politiques de nos deux pays et à la veille des commémorations de la guerre de 1914-1918, la puissante machine bien-pensante s'est mise en marche. Machine à pacifier, à étouloquer, à (nous) culpabiliser. Odile Benyahia-Kouider intitule son livre *L'Allemagne paiera*. Comme pour nous rappeler que ce slogan des Français après la Première Guerre mondiale n'a amené que ruines et guerres. Elle oublie seulement de nous dire que l'Allemagne n'a jamais réglé ses fameuses réparations imposées par le traité de Versailles, alors que les Français, eux, avaient payé rubis sur ongle les sommes réclamées par leurs vainqueurs en 1815 et 1871. *Petite histoire de la germanophobie*, nous annonce Georges Valance. Comme si les Français s'étaient seuls rendus coupables du péché de haine dit « bochie ».

L'un est un livre de journaliste ; l'autre d'historien. Le premier se parcourt comme un grand reportage du *Nouvel Observateur* (où travaille la dame) ; il en a toutes les qualités : enquête soignée, tranches de vie et statistiques évocatrices ; et tous les défauts : style sans relief, manque de recul historique, empathie politiquement correct pour l'Allemagne et la construction européenne. On conseille la lecture du

second à Odile Benyahia-Kouider pour lui rappeler que l'histoire de l'Allemagne et de la France ne se réduit pas à Adolf Hitler. Mais la dame a des qualités d'enquêtrice. Pour résumer au mieux les fameuses réformes Schröder dont on nous rebat les oreilles en France depuis dix ans, elle a déniché Dieter Nickel, le patron du syndicat de l'industrie alimentaire de Brême, qui résume limpide l'histoire : « Schröder voulait créer en Allemagne un secteur des bas salaires. Il y est parvenu. Pour les patrons, c'est formidable. Pour les salariés, c'est l'enfer. »

Georges Valance à lui aussi dégoté l'interlocuteur qui résume tout d'une phrase, un banquier, cette fois, qui lui confiait un an avant la chute du mur de

« Tout au long de son histoire, la France s'est arrachée à la sujétion allemande par l'État-nation. Et la guerre. Mais le peuple français n'est plus aujourd'hui celui de 1914 »

Berlin : « La France, à la veille de la Première Guerre mondiale, pesait la moitié de l'Allemagne. Avec la réunification, elle reviendra à peu près à cette situation, voilà tout. »

Un « voilà tout » qui clôt un siècle d'histoire. Et même mille ans. Une histoire qu'on a coutume d'ouvrir avec le fameux traité de Verdun de 843 qui coupe l'empire de Charlemagne et sépare Français et Allemands, mais que Valance inaugure plus pertinemment en 1214. C'est alors la bataille de Bouvines qui oppose le roitelet français Philippe-Auguste à l'empereur allemand Othon IV, allié au roi d'Angleterre. À la

surprise générale, le roitelet l'emporte. S'ouvre alors une période de six siècles au cours de laquelle la petite France ne cessera de se renforcer et de s'étendre, et le gros Empire allemand de se déliter. La France est à l'offensive ; ses soldats prennent l'habitude de se balader au-delà du Rhin, pour le meilleur (culture, langue) et pour le pire (« brûlage » de Heidelberg par les troupes de Louis XIV). L'apothéose française est attendue avec Napoléon qui annexe la rive gauche du Rhin et devient le protecteur de l'Allemagne. La France à emprunté pour l'occasion les habits impériaux de l'Allemagne ; pour prendre sa revanche sur la « grande nation », les Allemands s'approprièrent la forme politique inventée par les Français : l'État-nation.

En 1815, Waterloo sera la revanche historique de Bouvines (Allemands et Anglais contre Français), et le début de l'inexorable déclin français. En 1871, la Prusse bat la France ; l'Empire allemand

devient dominant en Europe. Les deux guerres mondiales vont englober la puissance allemande et redonner une chance à la carte française. Mais le temps est passé. Tous les efforts de Clemenceau (1918) et de De Gaulle (1945), pour redécouper l'ensemble allemand au gré des intérêts français, buteront sur l'hostilité anglaise, puis américaine.

François Mauriac en 1963 avait tout compris : « Tant qu'il y a eu des Allemands, nous nous y sommes promènes ; lorsqu'une Allemagne est née enfin, ce fut pour nous fini de rire. Aujourd'hui, il y en a deux, nous pouvons de nouveau dormir, au moins d'un œil. Quand les deux mor-

ceaux seront recollés, il faudra redevenir ce hère qui dort les yeux ouverts. »

Le mur de Berlin nous donna un répit qui permit à de Gaulle de refaire de la France le protecteur de la RFA d'Adenauer. Mais les élites allemandes rejetèrent l'alliance ente les « deux grands-pères », se donnerent à l'Amérique de Kennedy ; et dès que le général de Gaulle mit un genou à terre en Mai 68, elles imposèrent la domination du deutsche-märk, Cohn-Bendit et ses amis avaient bien travaillé pour le roi de Prusse ! L'effondrement de l'Union soviétique fit le reste. Mitterrand s'efforça d'échapper à son destin tragique par l'Europe. Il arracha aux Allemands leur cher mark. Victoire à Pyrrhus. L'euro devint l'arme fatale des Allemands pour détruire l'industrie française, une fois que Schröder eut accompli ses fameuses réformes. L'Allemagne domine d'autant plus facilement l'Europe que cette construction baroque fédérale lui rappelle le bon temps du Saint Empire romain germanique, où la nation allemande n'avait pas besoin d'un État pour côtoyer et dominer d'autres peuples.

Pendant mille ans, la France s'était arrachée à la sujétion allemande par l'État-nation. Et la guerre. Mais le peuple français n'est plus aujourd'hui celui de 1914. Et l'Allemagne a tiré les leçons de ses erreurs du XX^e siècle et ne veut plus passer par la guerre pour imposer sa domination sur l'Europe. Elle n'en a pas besoin. Elle a trouvé de nombreux journalistes français pour convaincre leurs compatriotes que « l'Allemagne veut être considérée comme une nation à part entière ». Pour les Français, le sort semble pourtant jeté. Celui annoncé par Napoléon : « Dans ce monde, il n'y a qu'une alternative : commander ou obéir. » ■

Deutschland wird zahlen... und befehlen

Eric Zemmour, Le Figaro, 12. September 2013

Der literarische Herbst beschert uns 2 Bücher über Deutschland: Rückschau, Darstellung und Analyse eines immer noch rätselhaften und Furcht einflößenden Nachbarn

Altrockeur Eddie Mitchell sang in jungen Jahren „kein Boogie-Woogie vor dem Abendgebet“, die Beschwörungsformel der heutigen Predigerchöre lautet: „keine Deutschfeindlichkeit“. Nach den anfänglichen Spannungen im Verhältnis der politischen Entscheidungsträger unserer beiden Länder und angesichts der anstehenden Feierlichkeiten zum Gedenken an den 1. Weltkrieg wurde für den literarischen Herbst die mächtige Maschine der Wohlmeinungsverbreitung in Gang gesetzt. Es gilt, positive Botschaften zu vermitteln, Frieden zu stiften, Schuldgefühle zu wecken (bei uns Franzosen). Odile Benyahia-Kouider wählte für ihr Buch den Titel „L'Allemagne paiera“ (Deutschland wird zahlen). Als wollte sie uns daran erinnern, dass dieses Motto der Franzosen nach dem 1. Weltkrieg zu neuen Ruinen und Kriegen führte. Die Autorin unterschlägt uns jedoch, dass Deutschland die berühmten, im Vertrag von Versailles niedergelegten Reparationszahlungen nie geleistet hat, Frankreich hingegen die von den Siegern 1815 und 1871 verlangten Beträge auf Heller und Pfennig beglichen hat. „Petite histoire de la

germanophobie“ (kleine Geschichte der Germanophobie) lautet die Ansage von Georges Valance. Man könnte meinen, nur die Franzosen hätten sich mit ihrem Hass gegen die „boches“ versündigt.

L'Allemagne paiera ist ein journalistisches Werk, das andere Buch wurde von einem Historiker verfasst. Das erste liest sich wie eine große Reportage des *Nouvel Observateur* (die Autorin arbeitet für das Magazin) und besitzt alle, damit verbundenen positiven Elemente - sorgfältige Recherche, Momentaufnahmen aus dem Leben, beredte Statistiken – aber auch die entsprechenden Mängel: konturloser Stil, historische Distanzlosigkeit, politisch korrekte Empathie für Deutschland und das europäische Aufbauwerk. Odile Benyahia-Kouider sollte *Petite histoire de la germanophobie* lesen, denn die Geschichte von Frankreich und Deutschland lässt sich nicht auf Adolf Hitler reduzieren. Doch die Autorin besitzt investigative Fähigkeiten. Für eine optimale Kurzdarstellung der berühmten Schröder-Reformen, die man in Frankreich seit 10 Jahren bis zum Überdruß lobt, bemüht sie den Geschäftsführer der Gewerkschaft NGG Bremen, Dieter Nickel, der die Geschichte einleuchtend zusammenfasst: *„Schröder wollte in Deutschland einen Niedriglohnsektor schaffen und das ist ihm auch gelungen. Für Arbeitgeber das Paradies und für Arbeitnehmer die Hölle.“*

Georges Valance hat auch jemanden gefunden, der die Dinge in einem Satz zusammenfasst, diesmal ein Banker, der ihm ein Jahr vor dem Berliner Mauerfall anvertraute: *„Bei Ausbruch des 1. Weltkriegs wog Deutschland doppelt so schwer wie Frankreich. Mit einem wiedervereinigten Deutschland wird dieses alte Gewichtsverhältnis wiederbelebt. Nichts weiter!“*

Ein „Nichts weiter“, das ein Jahrhundert unserer Geschichte beendet, vielleicht sogar ein Jahrtausend. Den Beginn dieses Abschnitts unserer Geschichte verbindet man gemeinhin mit dem berühmten Vertrag von Verdun im Jahr 843, mit dem das Reich Karls des Großen aufgeteilt und Deutsche und Franzosen voneinander getrennt wurden. Georges Valance nennt ein anderes, möglicherweise relevanteres Datum: 1214 und die Schlacht bei Bouvines. Der schwache französische König Philipp II. August besiegt zur allgemeinen Überraschung den mit dem englischen König verbündeten deutschen Kaiser Otto IV. In den darauf folgenden sechs Jahrhunderten wird das kleine Frankreich immer einflussreicher und dehnt sich stark aus, das große deutsche Reich hingegen zerfällt. Frankreich ist in der Offensive, immer wieder überqueren französischen Truppen den Rhein und ihre Hinterlassenschaft ist mal gut (Sprache, Kultur), mal furchtbar (Inbrandsetzung Heidelbergs durch Soldaten des Sonnenkönigs Ludwig XIV). Die Apotheose für Frankreich wird erreicht, als Napoleon die linke Rheinseite annektiert und zum Protektor Deutschlands wird. Frankreich schmückt sich mit den kaiserlichen Gewändern Deutschlands und als Revanche gegen die „grande nation“ übernimmt Deutschland die von den Franzosen erfundene Staatsform des Nationalstaats. 1815 schlägt die Stunde der historischen Rache für Bouvines in Waterloo (Deutsche und Engländer gegen Franzosen) und damit beginnt der unaufhaltsame Niedergang Frankreichs. 1871 besiegt Preußen Frankreich, das deutsche Kaiserreich dominiert Europa. Deutschlands Stärke wird durch die zwei Weltkriege aufgerieben, das Blatt könnte sich zugunsten Frankreichs wenden. Doch die Vorzeichen haben sich geändert. Die Bemühungen von Clemenceau (1918) und De Gaulle (1945), Deutschland nach den französischen Interessen zurechtzuschneiden, scheitern am Widerstand der Engländer und später der Amerikaner.

Francois Mauriac hatte 1963 alles begriffen: *«Solange es mehrere deutsche Staaten gab, konnten wir dort ein- und ausgehen. Als ein einiges Deutschland entstand, war der Spaß vorbei. Heute gibt es zwei deutsche Staaten und wir können wieder*

schlafen, zumindest können wir ein Auge schließen. Sollten die zwei Teile wieder zusammengefügt werden, müssen wir zum Hasen werden, der mit offenen Augen schläft.“

Die Berliner Mauer bot uns eine Atempause und de Gaulle konnte Frankreich als Beschützer der Republik Adenauers etablieren. Die Elite in Deutschland verweigerte sich jedoch diesem „Großvaterbündnis“ und verschrieb sich dem Amerika Kennedys. Als General de Gaulle im Mai 68 strauchelte, verhalf diese Elite der DM zu ihrer Vormachtstellung – Cohn-Bendit und seine Freunde hatten gute Arbeit für den preußischen König geleistet! Der Zusammenbruch der Sowjetunion gab den letzten Anstoß. Mitterand wollte seinem tragischen Schicksal entkommen, indem er auf Europa setzte. Er konnte den Deutschen ihre geliebte DM entreißen. Ein Pyrrhussieg! Kaum hatte Schröder sein berühmtes Reformpaket auf den Weg gebracht, wurde der Euro zur tödlichen Waffe der Deutschen im zerstörerischen Kampf gegen die französische Industrie. Deutschland tut sich leicht, Europa zu dominieren, weil Europa mit seinem barocken föderalen Konstrukt an das gute alte Heilige römische Reich deutscher Nation erinnert, als die deutsche Nation auch ohne Staat mit anderen Völkern verkehrte oder sie beherrschte.

Tausend Jahre lang hat sich Frankreich erfolgreich gegen die Unterwerfung durch Deutschland gewehrt, durch seine Staatsform als Nationalstaat oder durch Kriege. Aber das französische Volk von heute ist anders als 1914. Und Deutschland hat aus seinen Fehlern im 20. Jahrhundert gelernt und möchte Europa nicht mehr mit Waffengewalt dominieren. Das ist allerdings auch nicht nötig, denn zahlreiche französische Journalisten gerieren sich als Fürsprecher Deutschlands „*das als eigenständige Nation wahrgenommen werden möchte.*“ Das Schicksal der Franzosen jedoch scheint vorbestimmt, so wie Napoleon einst verkündete: „*Auf der Welt gibt es nur die Wahl zwischen befehlen und gehorchen.*“